

Littérature

Bons baisers

DE RUSSIE



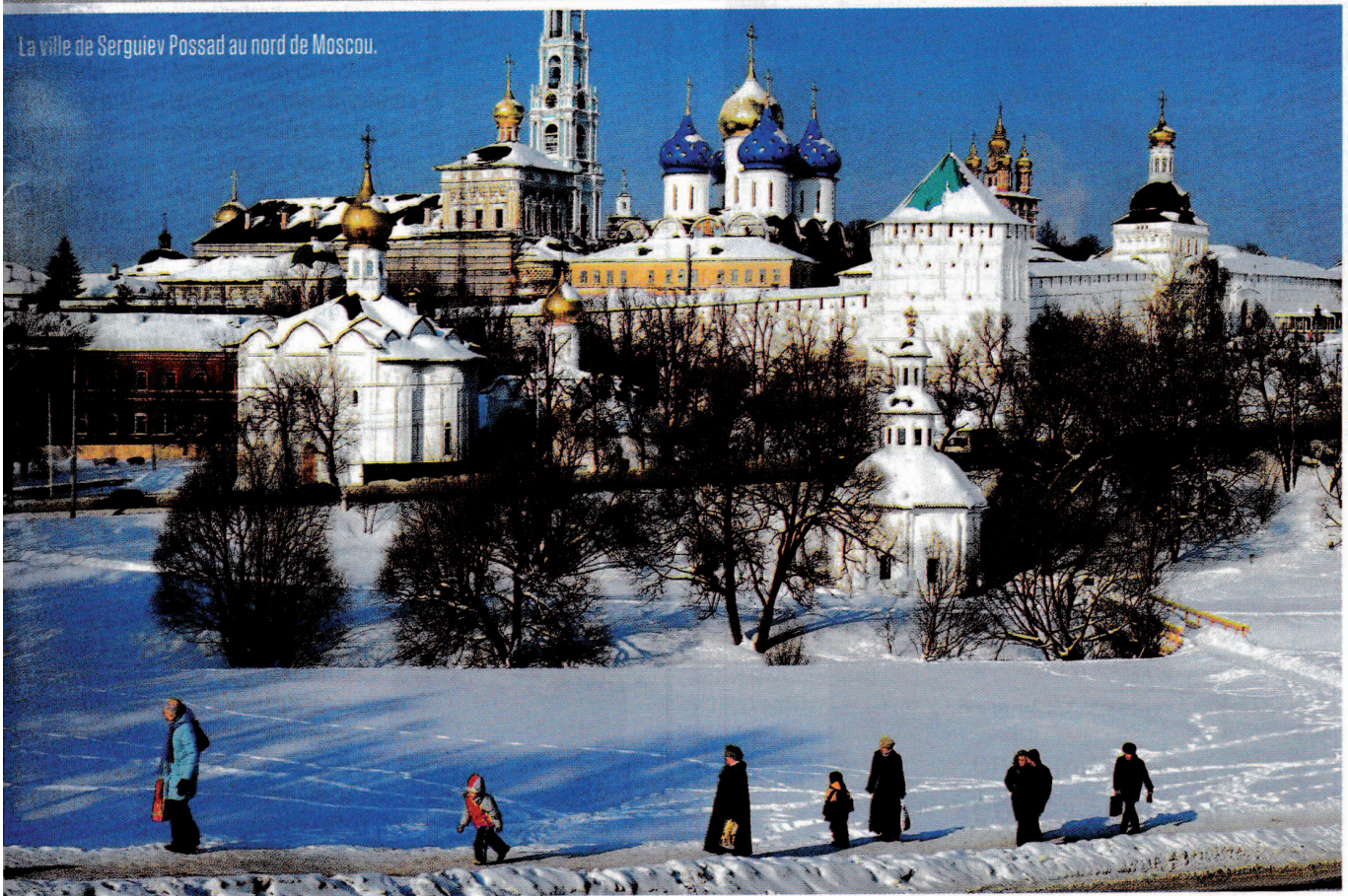
GRÉGOIRE
LEMÉNAGER

Malgré les crimes de Staline et la menace Poutine, on ne compte plus les écrivains français qui, d'Emmanuel Carrère à Antoine Volodine et Olivier Rolin, restent fascinés par l'ex-URSS. Enquête

Né en 1947 à Boulogne-sur-Mer, **Olivier Rolin** a notamment publié « En Russie » (1987), « Bakou, derniers jours » (2010) et « Sibérie » (2011). Tout en écrivant « le Météorologue », il a réalisé un beau documentaire pour Arte, « Solovki. La bibliothèque disparue » (2014), et cosigné sous le même titre un livre de photos avec Jean-Luc Bertini (Editions Le Bec en l'air).

La Russie fait froid dans le dos. C'est dans tous nos journaux. Elle envahit ses voisins, cultive l'homophobie, verrouille la liberté de la presse, soutient les partis d'extrême droite et de féroces dictateurs qui bombardent leur peuple. Son passé sanguinaire, plein de tsars cruels et de crimes staliniens, complète ces détails charmants. Voilà un moment que l'espoir ne se levait plus à l'Est; Poutine lui a rendu son visage d'épouvantail menaçant. « *Je suis de très près, heure par heure, la guerre en Ukraine*, raconte le nouveau prix Médicis Antoine Volodine, qui a beaucoup séjourné en URSS des années 1960 aux années 1980. *Et les Russes que je connais, effrayés par l'ultranationalisme, pensent à s'exiler. Mais ici, il y a une russophobie très*

La ville de Serguiev Possad au nord de Moscou.



WOJTEK RUSS-PHOTO/STONSTOP-AFP

forte. L'antisoviétisme était déjà une russophobie avant la chute du Mur. Puis la pagaille qui a suivi a été regardée avec sympathie en Occident. Aujourd'hui, dans les analyses du rôle de Poutine en Crimée, en Ukraine, réapparaît le même vieux fond de peur et de détestation des Russes. »

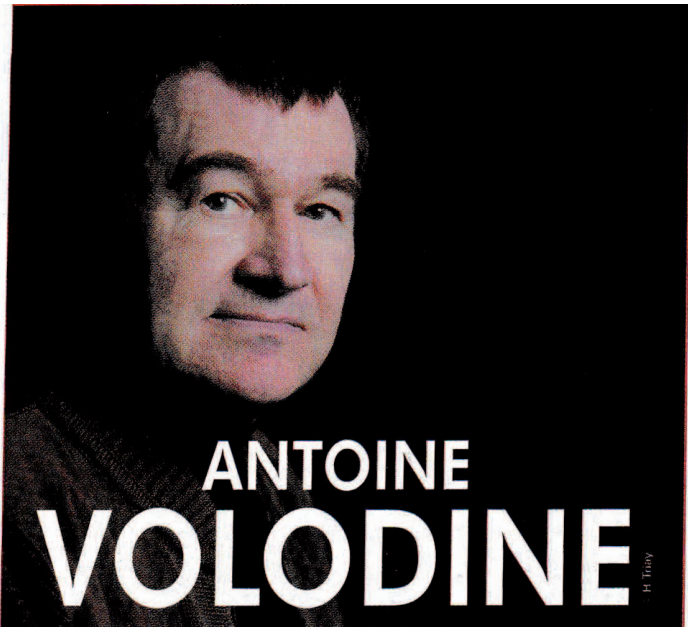
Comment peut-on être russophile dans un contexte pareil ? Il y a pourtant encore des gens qui regardent ce pays comme une destination fascinante. Ce sont nos écrivains. La Russie leur fait froid dans le dos, mais chaud au cœur. Ils lui consacrent des romans, des récits de voyage, des enquêtes, des « dictionnaires amoureux ». Ils rêvent, comme Olivier Rolin, Emmanuel Carrère ou Mathias Enard, de maîtriser la langue de Tolstoï comme d'autres rêvent de finir leurs jours aux Caraïbes. Ils sont invités, comme Patrick Besson ou Yann Moix, au premier salon Russkaya Literatura, qui s'est tenu ce mois-ci dans le Marais à Paris avec la bénédiction de l'ambassade de Russie : on ne les y a pas vus, mais, à quelques pas d'une buvette qui servait des pirojki à 2 euros, Michel Crépeu rappelait que « la Russie a toujours été un objet d'attention privilégié » de sa « Revue des deux mondes » ; et le jeune Cédric Gras, domicilié à Donetsk après

des années de Sibérie, a fait l'éloge d'une Russie plurielle tout en lâchant qu'elle lui « pose des problèmes quand elle veut s'établir en Ukraine ».

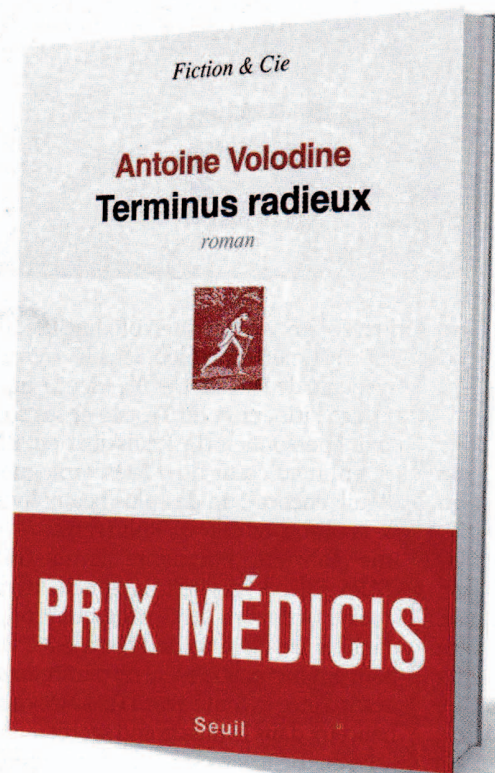
Le panel russophile est varié. Sans même parler d'Andreï Makine, qui est russe, il va de Dominique Fernandez au Frédéric Beigbeder d'« Au secours pardon » (2007), et de Sylvain Tesson à Christian Garcin. L'Etat russe a même su en encourager certains lorsqu'il a organisé, avec le Quai-d'Orsay, un grand pèlerinage littéraire à bord du Transsibérien en 2010. Ça a payé. « Un paquet de la littérature contemporaine sur le sujet en est sorti », ironise un des participants. Le train « Blaise Cendrars » a notamment inspiré Maylis de Kerangal, Sylvie Germain, Mathias Enard, Danièle Sallenave. La Russie coloniserait-elle notre littérature ? Rien que cet automne, elle a projeté son ombre sur « Avis à mon exécutif », roman d'espionnage historique signé Romain Slocombe (Robert Laffont), mais aussi sur « le Royaume » de Carrère (P.O.L.), où l'auteur d'« Un roman russe » et de « Limonov » ne manque pas de comparer les débuts du christianisme à ceux du bolchevisme. Elle a offert son décor post-apocalyptique au puissant « Termi-

nus radieux » d'Antoine Volodine (Seuil). Elle s'est même faufilée dans le « Viva » mexicain de Patrick Deville (Seuil), qui y retrace l'itinéraire de Trotski et ses souvenirs personnels du Transsibérien. Elle est enfin au cœur du « Météorologue » (Seuil, encore), un des plus beaux livres de la saison, où Olivier Rolin retrace avec une sobriété poignante la destinée d'Alexeï Féodossévitch Vangengheim : un martyr ordinaire du Goulag qui croupit dans les îles Solovki de 1934 à 1937, sans pour autant renier l'idéal révolutionnaire, avant d'être exécuté avec 1115 autres malheureux dans le plus grand secret.

Le cas de Rolin est un des plus intéressants, sinon des plus symptomatiques. Pour son enquête, cet ancien mao de la Gauche prolétarienne s'est rendu à Moscou, aux Solovki, sur les lieux d'un charnier découvert en 1997, et dans les locaux pétersbourgeois de l'ONG Memorial, où « il y a une porte blindée parce qu'on craint des gens payés par le FSB ». Avec un ami traducteur, il a épluché les lettres de Vangengheim à sa femme et sa fille, des exemplaires de la « Pravda », les PV d'interrogatoire du NKVD. A la fin de son livre, il s'interroge : « Qu'est-ce qui m'intéresse dans ce pays, qui fait si peu » ➤



ANTOINE VOLODINE



« Un grand roman halluciné. »

Grégoire Leménager, *Le Nouvel Observateur*

roman
Seuil

Né en 1950 à Chalon-sur-Saône, **Antoine Volodine** (pseudonyme) avait une grand-mère russe. Il a enseigné le russe pendant quatorze ans et publié de nombreux romans, dont « Terminus radieux » (prix Médicis 2014), où d'étranges soudards se cramponnent au rêve soviétique, « des siècles après la fin de l'homme rouge, dans une Sibérie rendue inhabitable par les accidents nucléaires ».



Né en 1972 à Paris, **Sylvain Tesson** voyage depuis vingt ans en Russie. Il a notamment marché « sur les pas des évadés du Goulag » en suivant « l'Axe du loup » (2004). Il a rencontré le succès en racontant comment il a vécu six mois « Dans les forêts de Sibérie » (prix Médicis essai 2011).

» d'efforts pour être aimable et qui d'ailleurs ne séduit personne – c'est une litote – dans la partie du monde où j'habite ? Personne, ni moi non plus, d'ailleurs. »

On le retrouve dans un restaurant parisien. Il est le premier surpris par sa propre passion : voilà « bientôt trente ans » qu'il « [s]'entête » à aller là-bas. Son frère, l'écrivain Jean Rolin, qui a lui-même un peu fréquenté les faubourgs moscovites et leurs chiens errants, lui donne du « ton ami Poutine » quand il veut se moquer de lui. « C'est pour rigoler, dit Olivier. Je ne suis pas du tout un ami de Poutine, même si je suis un peu surpris qu'il soit devenu à ce point le grand Satan. Mais il y a une chose à saisir avant de présenter les Russes comme une bande d'ivrognes et de fascistes dirigés par des ploutocrates. Ils avaient un très grand empire. Ils l'ont dissous à peu près sans un coup de feu – ce qui n'est pas notre cas à nous, Français. Qu'ils aient la nostalgie d'un pays plus puissant ne me semble pas un crime. Quand on lit « la Fin de l'homme rouge », de Svetlana Alexievitch, c'est bouleversant. Elle parle de gens formidables qui disent : « On avait un grand pays, on l'a vendu pour des jeans et des Mercedes. » Ce n'est pas réactionnaire. C'est même plutôt progressiste, de regretter un pays où on pensait construire le communisme. »

Son premier voyage à lui, c'était en 1986. Rolin avait pris quelques mois de leçons de russe pour partir, seul. Il ne se faisait « aucune illusion sur le système soviétique », il voulait simplement « dire à quoi ressemble un bistro, ce genre de choses ». Ce n'était pas simple. « C'était le tout début de la possibilité de voyager seul. Même à Leningrad, au restau, une espèce de portier me disait : « Adin ? » (Seul ?) Je répondais : « Adin. » Il n'en revenait pas. Il n'avait jamais vu ça. Il n'y avait que des tables avec des comités d'entreprise, des syndicats... » Rolin en avait alors rapporté un récit, « En Russie », en songeant qu'il n'y remettrait jamais les pieds. Il n'a cessé d'y retourner. Son admiration pour Tolstoï, Tchekhov et Vassili Grossman avait préparé le terrain (il « déteste » Dostoïevski, « grand écrivain slavophile, antisémite et anti-Lumières qui incarne ce que je n'aime pas dans la Russie »). Le pays de la vodka a su le prendre par les sentiments : « Ça a quelque chose d'enfantin, mais l'immensité de la Russie reste fascinante, avec ses 9 000 kilomètres de Transsibérien et sa dizaine de fuseaux

horaires.» Et puis c'est « un sac d'histoires incroyables », avec des aventuriers comme ce « Baron sanglant » qui apparaît dans « Corto Maltese en Sibérie » et qui, en 1920, voulut rétablir une théocratie en Russie, puis en Europe.

Et l'âme russe, alors ? Tchekhov a déjà répondu : « Cette fameuse âme russe n'existe pas. » Mathias Enard le cite en épigraphe de son saisissant roman éthylico-ferroviaire, « L'Alcool et la Nostalgie » (Inculc, 2011). Lui aussi est d'abord sensible à une géographie : « C'est un pays où on peut aller jusqu'au Pacifique à pied, comme une frontière interminable entre l'Europe et autre chose. Le Goulag n'en est que plus terrifiant : la déportation, qui commence au XIX^e siècle, consistait à exiler les gens dans son propre territoire. Comme si on vous envoyait en Lorraine... Ça en dit long sur l'image qu'un pays a de soi. » Cette question du Goulag, souligne enfin Rolin, est capitale. Elle fait de la Russie à la fois le berceau et le cimetière de l'idée de révolution au XX^e siècle, avec des millions de victimes trop souvent recouvertes de silence, là-bas comme ici. « Je n'ai jamais été fasciné par l'URSS, précise-t-il. Et ma génération, qui a dit et fait bien des sottises, ne peut être accusée d'avoir fermé les yeux sur le Goulag. Pourtant je me sens atteint par la cécité des intellectuels français, qui me semble avoir été plus grande que dans tout autre pays. On n'a pas eu d'Orwell. L'hostilité de Sartre à Pasternak, quand il a reçu le Nobel en 1958, m'est restée en travers de la gorge. »

Et s'il y avait aussi, dans la russophilie des écrivains contemporains, l'expression diffuse d'une repentance ? Un sanglot de l'homme occidental se découvrant indirectement complice des massacres staliens ? Volodine nuance : « Moi qui ai vécu le quotidien soviétique, je reste, comme mes personnages, attaché à une morale fraternelle et libertaire, mais je n'ai jamais fait allégeance au stalinisme. Donc ce poids de culpabilité, je ne l'ai absolument pas. » Enard, lui, n'est pourtant pas si loin de penser comme Rolin : « Il a rêvé du Grand Soir, cet imaginaire-là est moins puissant dans ma génération. Mais la terre russe est bien un immense cimetière : partout on marche sur des soldats, des gens qui ont construit les routes et les voies ferrées. On a du mal à l'assumer, mais ça pourrait bien faire partie de l'histoire de l'Europe. » Qu'on le veuille ou non, on n'en a pas fini avec la Russie. □



Né en 1929 à Neuilly-sur-Seine, académicien français, **Dominique Fernandez** a notamment publié des romans comme « les Enfants de Gogol » (1971) ou « Place rouge » (2008), un « Dictionnaire amoureux de la Russie » (2004), des essais comme « Russies » (2010) ou « Avec Tolstoï » (2010). Il se dit volontiers « russe dans l'âme ».

Né en 1957 à Paris, **Emmanuel Carrère** est le fils d'Hélène Carrère d'Encausse, historienne de la Russie elle-même issue de l'aristocratie géorgienne. Il avait donc de bonnes raisons familiales d'écrire « Un roman russe » (2007). Il a récidivé avec « Limonov » (prix Renaudot 2011), sans doute la seule œuvre littéraire qui cite Vladimir Poutine en exergue : « Celui qui veut restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur. »



LYDIE SALVAYRE



« Lydie Salvayre entrelace deux voix lyriques avec maestria. »

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

roman
Seuil